

vanouir à demi sa colère en trouvant, au lieu du der et hautain gentilhomme dont il s'apprêtait à briser l'orgueil sous ses pieds, un père humblement résigné qui se dévouait pour son fils.

—Je ne vous demanderai rien qui ne soit juste et nécessaire, monsieur le comte d'Erbray, répondit-il, et vous me connaissez assez pour n'en pas douter. Il y a bien des années, grâce à Dieu, que le temps a éteint dans mon cœur tout sentiment de colère. Ils ont pu un instant se réveiller à votre vue, mais ce ne sont pas eux qui me dicteront ma conduite, et je saurai les dompter s'il le faut. Cependant des intérêts ont été lésés qui demandent satisfaction; il y a aussi, dans la chapelle de ce château, une morte qui depuis vingt ans attend dans sa tombe la réparation qui lui est due.

—Elle est déjà vengée, Lalandec, dit tristement le comte d'Erbray, car la faute porte son châtement avec elle. Et si vous en doutez, regardez-moi. Voyez ce que les regrets et les remords ont fait de l'homme que vous avez jadis connu!

—Le remords peut-être, dit Lalandec avec une sourde indignation, mais non le repentir assurément, car cette fortune mal acquise, malgré tout vous l'avez conservée, et vous n'avez pas eu, pendant vingt ans, un seul sentiment de regret pour cette morte que vous avez tuée et dont la seule faute a été de vous avoir trop aimé... Mais je ne prétends pas m'ériger en juge de votre conduite; monsieur d'Erbray, ajouta-t-il en se maîtrisant, et cela même je veux l'oublier. J'oublierai aussi tous mes griefs et je ne déchirerai pas le voile qui couvre votre crime. Mais je veux que les dispositions que vous avez arrachées à la vieillesse et à l'aveuglement de mon père soient casées et que ce qui appartient à ma sœur et à ma fille, dans cette partie de votre fortune, leur soit rendu. Je veux reprendre au milieu des miens la place que vous occupez et qui m'appartient. Je veux enfin que le dernier vœu de ma sœur soit rempli et que son fils soit arraché de vos mains indignes.

Le comte pâlit à ces dernières paroles.

—Cette fortune que vous me reprochez d'avoir trop longtemps gardée, oubliant que je ne pourrais la rendre sans me perdre, reprenez-la, Lalandec, dit-il d'une voix brisée. Chassez-moi, si vous le voulez, et me condamnez à l'exil. Si dur qu'il soit, je ne m'en plaindrai pas. Mais ne me séparez pas de mon fils!

—Ce n'est pas moi qui vous en sépare, répliqua Lalandec, c'est sa mère qui, mourante, a retrouvé de la force pour me dicter cet ordre.

—Sa mère! s'écria le comte. Ne dites par cela, Lalandec, Elle a pu le vouloir autrefois; mais maintenant est-ce qu'elle le voudrait encore? Est-ce qu'elle pouvait prévoir et les événements qui se sont passés et les changements qui se sont produits? Vous-même, les ignorez-vous donc? Du comte d'Erbray que vous avez connu, du joueur, du débauché, il ne reste plus rien, non, Dieu le sait! plus rien qu'un père qui vit tout entier pour son fils et qui pour lui, à force de volonté, a su reconquérir l'estime et la considération qu'il avait perdues. Cela tout le monde vous le dira, et vous dira aussi que si un père a jamais aimé son fils et s'est montré digne de lui servir de guide, c'est moi! Ne me parlez donc pas de sa mère. Par vingt années de soins constants, et d'une tendresse qui ne s'est pas démentie un seul jour, j'ai donné tort à ces craintes et

réparé le passé... Mais vous êtes père vous aussi, Lalandec: vous savez ce qu'on souffre, privé de son enfant, et vous êtes généreux! Vous aurez pitié de moi!

—Pitié! s'écria Lalandec dont cette parole changea l'émotion en colère. Et c'est à moi que vous en demandez? En avez-vous donc eu pour moi? En avez-vous eu aussi pour ma sœur, dont les souffrances inexpiées crient encore vengeance! Ah! tenez, monsieur le comte d'Erbray, dans votre propre intérêt, ne m'obligez pas, pour vous répondre, à remuer tous ces souvenirs, car ce n'est pas la pitié qui en sortirait, ce serait la colère et la haine!

—Mais ce passé, vous ne voyez donc pas que je l'ai déjà mille fois expié! s'écria le comte. Ce n'est pas l'âge et la maladie qui ont fait de moi ce vieillard débile, dont la vie ne tient plus qu'à un souffle, c'est le remords, et si vous aviez pu être témoin de mes nuits d'insomnie, et de mes désespoirs solitaires où je me débattais vainement contre la douleur qui me dévorait; vous ne parleriez plus de vengeance, Lalandec! Vous ne parleriez pas surtout de me séparer de mon fils qui pendant cette longue torture a été ma seule consolation, le seul bien qui me rattachât à la vie!

—Non, vous auriez, laissez-moi vous le répéter, pitié de moi! Vous vous diriez que ce serait une cruauté affreuse, et bien inutile aussi, d'enlever la seule joie qui lui reste à ce vieillard qui n'a plus que quelques jours à vivre! Vous ne voudriez pas, en étant implacable à ce point, vous laissez vaincre par lui en générosité, car le mal dont j'étais cause, j'ai fait tout ce qui m'était possible pour le réparer.

—Oui, Lalandec, j'ai veillé sur votre fille avec autant de sollicitude que si elle eût été la mienne, et mon cœur était dès lors tellement changé, que j'en suis venu bientôt à l'aimer comme mon propre enfant. N'ayant pu me délivrer de cette fortune qui me pesait et que je ne pouvais plus rendre, j'ai, pour en restituer la partie mal acquise, pendant ces vingt années, distrait de mes revenus une somme qui dédommagera Isidora de Tréveneuc, le jour de son mariage, du tort que j'ai pu lui faire. Nos deux enfants, je les ai élevés ensemble pour qu'ils apprirent à se connaître et à s'aimer, et dans la pensée de rendre un jour possible un mariage qui confondit leurs intérêts, et cette pensée, dans laquelle je me complaisais, parce que j'y voyais une expiation, elle va se réaliser!

—Et vous avez cru que je le permettrais! s'écria Lalandec d'une voix terrible.

—Mais mon fils est innocent, lui! s'écria le comte en pâlisant. Il est le fils de votre sœur, d'ailleurs!

—Il est le vôtre aussi, monsieur le comte d'Erbray.

—Mais votre fille l'aime!

—Elle! Ah! ne dites pas cela! Tout le reste, je pourrais vous le pardonner peut-être; mais cela, jamais!... Mais c'est impossible. Sachez-le bien, d'ailleurs, ce mariage, qui serait une insulte aux vivants comme aux morts, jamais il n'aura lieu, et dût ma fille en souffrir, j'étoufferai cette amour dans son cœur!

—Et c'est vous qui voulez m'enlever mon fils, vous dont le premier acte sera de lui briser le cœur! s'écria le comte tremblant de colère et de désespoir. Et vous osez parler de la promesse faite à sa mère! Mais sachant la douleur que vous lui préparez, elle serait la première à l'arracher de vos mains!